

Examens et professionnalisation

Les enseignantes des établissements féminins du secondaire en Angleterre, 1850-1900

Examinations, Professionalism and Female Teachers in Secondary Schools, 1850-1900

Examina, Professionalisierung und Lehrerinnenstand : die Sekundarschulen für Mädchen in England 1850-1900

Andrea Jacobs

Traducteur : Céline Grasser



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/999>

DOI : 10.4000/histoire-education.999

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2003

Pagination : 87-108

ISBN : 2-7342-0950-0

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Andrea Jacobs, « Examens et professionnalisation », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 98 | 2003, mis en ligne le 27 mai 2009, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/999> ; DOI : 10.4000/histoire-education.999

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Tous droits réservés

Examens et professionnalisation

Les enseignantes des établissements féminins du secondaire en Angleterre, 1850-1900

Examinations, Professionalism and Female Teachers in Secondary Schools, 1850-1900

Examina, Professionalisierung und Lehrerinnenstand : die Sekundarschulen für Mädchen in England 1850-1900

Andrea Jacobs

Traduction : Céline Grasser

- 1 C'est dans la seconde moitié du XIXe siècle que se met en place un système d'examens en Angleterre. Cette évolution est liée de près à la promotion d'une culture méritocratique davantage tournée vers la compétition, au sein de laquelle la compétence joue un plus grand rôle, culture qui est associée à l'influence croissante de la bourgeoisie commerçante, financière et industrielle et au développement de la professionnalisation dans certains groupes de métiers. Les définitions des termes de « professionnel » et de « professionnalisation » ont varié au cours de l'histoire, et changent plus particulièrement en fonction des différentes interprétations sociologiques existantes. On admet en général que les professionnels sont possesseurs de compétences particulières, et que leurs prétentions à un certain statut, au pouvoir et à l'autorité dans une société donnée reposent fondamentalement sur ces compétences¹. L'idéal professionnel se fonde sur un savoir-faire acquis par apprentissage et sur une sélection par le mérite². La professionnalisation exclut, par le biais de stratégies de fermeture, ceux qui n'ont pas les compétences nécessaires. En Angleterre, au XIXe siècle, la définition des professions et l'identification de ceux qui peuvent les exercer sont profondément marquées par le genre³. Le plus souvent, les professions et le professionnalisme, qui vont de pair avec des notions de savoir-faire, de statut et de pouvoir, sont associées aux hommes et à la masculinité.
- 2 En opposition avec le monde professionnel qui est celui de nombreux hommes appartenant à la *middle class* du milieu du XIXe siècle, les femmes et les jeunes filles anglaises du même milieu subissent des contraintes liées à la conception de ce que sont

des rôles féminins « convenables », conformes aux idéaux de féminité traditionnels. La plupart des professions restent fermées aux femmes jusqu'au XXe siècle. Quand elles ne leur sont pas spécifiquement interdites, elles sont considérées, de par leur nature même, comme des occupations ne leur convenant pas. L'enseignement, qui est perçu comme une extension de la sphère féminine et maternelle de l'éducation et des soins aux enfants, constitue l'exception. À la fin des années 1840 apparaît un mouvement en faveur de la professionnalisation de l'enseignement féminin afin que cette activité soit reconnue comme une profession et soit investie du prestige, du pouvoir et de l'autorité adéquats. Une telle professionnalisation offrait aux femmes des privilèges masculins, un espace où exercer leurs capacités intellectuelles, des possibilités de servir les autres et des récompenses matérielles, sans pour autant les forcer à rejeter leur féminité, leur identité en tant que femmes⁴. Christina de Bellaigue suggère que des idéaux de féminité domestique pouvaient en conséquence interagir avec la puissante matrice idéologique du professionnalisme et accroître le prestige de l'enseignement comme occupation féminine⁵. Ce mouvement gagne en puissance dans les années 1860.

- 3 Le milieu du XIXe siècle voit également le développement de préoccupations portant sur la qualité de l'éducation proposée aux enfants de la bourgeoisie. Une commission royale, connue sous le nom de *Taunton Commission*, est réunie afin de « réfléchir et de faire un rapport sur les mesures à prendre, s'il y en a, en vue de l'amélioration de ce domaine de l'éducation »⁶. Son rapport paraît en 1868. Dans l'attente de sa publication, l'une des façons de répondre à cette préoccupation éducative est l'instauration d'examens, mis en place par des comités indépendants extérieurs aux établissements et dont on espère une élévation du niveau de l'enseignement et de l'instruction. Fondé par des enseignants en 1846, le *College of Preceptors* (Collège des Précepteurs) est, en 1854, la première organisation à mettre en place des examens pour les élèves des établissements du secondaire, ouverts aux filles comme aux garçons. À la date de 1859, les universités d'Oxford et de Cambridge ont également instauré des examens destinés à tester le niveau des garçons dans l'enseignement secondaire. Ces examens existent à deux échelons : le *Junior*, pour ceux qui ont moins de seize ans, et le *Senior*, qui s'adressent à ceux qui ont moins de dix-huit ans. Ils sont qualifiés de *Local Examinations* (Examens Locaux) car on peut les passer dans des centres « locaux » partout dans le pays⁷. En 1865, l'université de Cambridge ouvre officiellement ses *Local Examinations* aux filles, suite à une campagne menée dans ce but. L'université d'Oxford suit le mouvement en 1870.
- 4 On se proposera ici d'analyser la manière dont l'introduction de divers examens dans les écoles destinées aux filles de la bourgeoisie est liée à la professionnalisation de l'enseignement touchant les professeurs femmes⁸. A. Oram définit le processus de professionnalisation comme celui de l'acquisition « d'un nombre croissant de signes marquant le statut professionnel »⁹. On peut identifier trois signes distinctifs de ce type qui lient les examens au sein des établissements scolaires et l'enseignement féminin en tant que profession dans la seconde moitié du XIXe siècle :
 - 5 - L'exigence d'une formation, d'examens et de diplômes garantissant les capacités intellectuelles, la compétence, l'efficacité et la modernité. Ce signe distinctif exclut ceux qui ne possèdent pas de qualifications. À la lumière des définitions de la professionnalisation données précédemment, ce premier signe souligne le lien le plus important et le plus direct existant entre celle-ci, les examens publics et les enseignantes des établissements du secondaire.

- 6 - La formation d'une association qui intègre les individus qui en sont membres dans un groupe de métier possédant un savoir corporatif.
- 7 - La reconnaissance que le groupe de métier adhère à un code éthique qui repose sur l'idée que le travail se fait dans l'intérêt de ceux que servent ses membres, une telle reconnaissance, ainsi que le prestige qui l'accompagne, donnant au groupe une certaine autonomie en matière de prise de décision¹⁰.
- 8 À l'aide de matériaux tirés de sources primaires et secondaires variées, dont les archives des jurys d'examens ainsi que de l'*Association of Headmistresses* (Association des directrices), on examinera tour à tour ces trois signes distinctifs.

I. Les examens comme preuves de compétence

- 9 Le passage vers un statut davantage professionnalisé commence, pour les enseignantes, dans les années 1840 en Angleterre, dans un climat où « tenir une école » est trop souvent « un simple recours pour des dames ne possédant pas d'autre source de revenus »¹¹. On admet alors que la garantie que les enseignantes possèdent le niveau de compétence nécessaire, qui peut s'obtenir par le biais d'un concours, est cruciale s'agissant d'élever le niveau de l'éducation des filles. Dans les années 1860, alors que l'enseignement secondaire féminin est encore essentiellement l'affaire de petites institutions privées autonomes, le lien existant entre les examens et l'amélioration des compétences et des connaissances des enseignantes ne fait plus de doute. Elizabeth Wolstenholme, qui dirige sa propre école à Manchester, souligne que les qualifications des enseignantes devraient être établies « par les meilleures méthodes d'examen que l'on puisse imaginer »¹². La *Taunton Commission*, dont les attributions ont été étendues pour couvrir l'éducation des filles, conclut qu'en général les écoles de filles sont de qualité médiocre. La responsabilité en est en partie attribuée aux enseignantes, qui ne sont « pas tout à fait à la hauteur de leur tâche ». James Bryce, l'un des commissaires, précise que leurs carences sont dues à un manque de formation professionnelle. Les professeurs des écoles de filles n'ont pas reçu, elles-mêmes, un bon enseignement et ne savent pas enseigner¹³. Tout en reconnaissant l'existence d'un certain nombre de bons établissements scolaires destinés aux filles, la Commission conclut que l'instauration d'examens pourrait s'avérer très efficace s'agissant de remédier à ces faiblesses notoires et de former « des Maîtresses d'un meilleur niveau »¹⁴.
- 10 À partir des années 1840, les enseignantes qui souhaitent faire montre de leurs capacités intellectuelles, de leur compétence et de leur efficacité, et se démarquer de leurs homologues incompétentes, inefficaces, et adeptes des usages anciens, mettent à profit les premières possibilités de formation offertes. L'une de ces possibilités consiste à suivre les cours proposés à *Queen's* et à *Bedford Colleges*, deux établissements nouvellement créés dans ce but. Il leur est également possible de suivre des cours dans des *colleges* conçus pour les enseignants de l'éducation élémentaire, comme la *Home and Colonial Training School*. Ont suivi la première voie Frances Buss, directrice de la *North London Collegiate School*, et Dorothea Beale, directrice de *Cheltenham Ladies' College*¹⁵, dont les institutions sont couvertes de louanges par la *Taunton Commission* et deviennent de ce fait des modèles pour les *high schools* publiques¹⁶ (établissements d'enseignement secondaire) qui se développent plus tard dans le siècle, tandis que la seconde voie a été empruntée notamment par Anne Clough, propriétaire d'un établissement scolaire et plus tard

première Principale de *Newnham College*, à Cambridge, ainsi que par Jane Chessar, membre du *London School Board* et du Conseil du *College of Preceptors*.

- 11 Les maigres possibilités de formation qui existent au milieu du XIXe siècle étant concentrées sur Londres, toutes les enseignantes n'ont pas la chance de pouvoir en profiter. Pour les autres femmes aspirant à la reconnaissance en tant que professeur, dont beaucoup dirigent leurs propres écoles, il existe une seconde voie permettant de se démarquer de leurs homologues incompetentes, qui consiste à présenter leurs élèves aux examens pour filles nouvellement créés. Ces derniers constituent un test de niveau objectif susceptible de montrer – signe de leur professionnalisme – les capacités intellectuelles des enseignantes ainsi que leur compétence et leur efficacité, en tant que présentatrices de candidates à l'examen plutôt qu'en tant que candidates elles-mêmes. Les examens agissent alors comme un stimulant pour les élèves comme pour le personnel, en élevant les objectifs intellectuels des deux.
- 12 Dès l'apparition des premières possibilités offertes par le *College of Preceptors*, de nombreuses écoles privées anglaises présentent des filles aux examens. Si les institutions privées londoniennes sont parmi les premières à suivre cette voie, et si Londres reste toujours un centre important en matière d'examens, on voit également réussir des candidates extérieures à la capitale. Dès 1870, on compte au moins cinquante-cinq directrices d'école qui présentent régulièrement des candidates aux examens¹⁷. L'établissement dirigé par Lucy et Amelia White à Winchester constitue un bon exemple de ces institutions pionnières.
- 13 À l'automne 1843, Lucy et Amelia White font connaître publiquement leur intention d'ouvrir une *Ladies School for Daily Pupils* (École de dames pour élèves externes) au début de l'année suivante. Le programme est tel qu'on peut l'attendre d'un établissement de ce type à cette période, et comprend « les diverses branches de l'enseignement anglais ainsi que les travaux d'aiguille simples et ornementaux ». « Le français, l'italien, le dessin et l'utilisation des globes terrestres » sont proposés moyennant supplément¹⁸. À la date de 1871, l'établissement s'est transformé en un petit pensionnat. En 1875, les demoiselles White recueillent leur premier succès aux examens du *College of Preceptors*, avec trois candidates reçues, une à chaque niveau¹⁹. Une publicité pour l'établissement de 1878 indique que « quinze élèves de cette école ont été reçues aux examens publics du *Royal College of Preceptors* depuis juin 1875 »²⁰. On célèbre le succès des écolières de la région de Winchester, tandis que les propriétaires des écoles sont félicitées dans un article intitulé « Succès scolaire ». L'établissement reçoit une reconnaissance supplémentaire de sa compétence et de son efficacité fondée sur la réussite de ses élèves aux examens en 1879, date à laquelle il est catalogué dans le guide de Charles Eyre Pascoe, *Schools for Girls and Colleges for Women*²¹. Pascoe approuve chaudement les bénéfices qu'apportent ces examens ouverts aux filles, et affirme qu'ils sont susceptibles d'offrir ce dont on a le plus besoin dans les établissements féminins²². Il encourage les parents à s'assurer que leurs filles reçoivent une éducation de meilleure qualité, et inventorie des écoles où ils pourraient envisager de les envoyer. La réussite aux examens constitue le critère de sélection le plus important.
- 14 Au vu du recensement de la population de 1881, il apparaît clairement que l'établissement s'est considérablement agrandi. À cette date, s'y trouvent, outre les deux demoiselles White, trois gouvernantes, parmi lesquelles Louisa Bramston et Bertha Blake, anciennes élèves de l'école qui ont été reçues aux examens du *College of Preceptors*, ainsi que vingt-neuf pensionnaires. Sur ces vingt-neuf élèves, vingt-et-une au moins ont été reçues à ces

mêmes examens à différents niveaux, ou y seront reçues par après²³. On compte également de nombreux succès concernant des élèves qui n'apparaissent pas dans le recensement et pourraient avoir été des externes. Lors de la session d'été de 1882, l'une des élèves, Miss Murrell, est reçue dans la première division de l'examen de première classe du *College of Preceptors*, et arrive classée sixième de l'ensemble du pays. Elle obtient également le premier prix en économie politique et des certificats spéciaux en histoire sainte et en français²⁴. En tant que professionnelles, les demoiselles White sont clairement conscientes de l'importance du fait que leur établissement soit jugé d'après les qualifications de son personnel et les résultats de ses élèves. En 1884, la publicité pour l'école qui apparaît régulièrement dans le *Hampshire Chronicle* pendant trois ou quatre semaines consécutives avant le début de chaque trimestre a considérablement changé depuis la première annonce parue quarante ans auparavant. Son texte confirme notre analyse : « Cette école établie de longue date [est] dirigée par les Demoiselles White, assistées d'un personnel efficace de gouvernantes diplômées résidant sur place, et son but a toujours été de transmettre une éducation saine. La qualité de ce système est confirmée par le succès constant des élèves aux examens publics [elles sont 113 à avoir été reçues depuis 1875], ainsi que par les nombreuses lettres de recommandation envoyées par les parents »²⁵. En 1883, Winchester devient centre d'examens pour les garçons qui passent les *Local Examinations* de l'université de Cambridge²⁶. Dès 1886, des filles de la ville se présentent à ces examens. Parmi elles, on compte deux élèves de l'école des demoiselles White, l'une au niveau *Senior*, l'autre au niveau *Junior*²⁷.

- 15 En 1889, un entrefilet paru dans le *Hampshire Chronicle* souligne le succès de certaines des élèves à la session d'été des examens du *College of Preceptors*, et indique que le nombre de matières dans lesquelles composent les filles a augmenté de manière importante depuis les débuts de l'établissement. Le programme comporte alors l'histoire sainte, la grammaire, la géographie, l'histoire, l'arithmétique, le français, la comptabilité, la physiologie, l'économie politique, la musique et le dessin²⁸. Les publicités pour l'établissement qui paraissent régulièrement continuent à utiliser les succès des élèves aux examens du *College of Preceptors* et aux *Locals* de l'université de Cambridge comme argument de vente jusqu'au tournant du siècle. Ces publicités mettent toujours l'accent sur le nombre d'élèves qui ont réussi l'examen et, plus tard, suggèrent que les filles ont souvent été reçues « avec tous les honneurs ». 1897 voit la mort de la dernière des demoiselles White ; l'établissement, qui a changé de propriétaire, cesse de passer des annonces publicitaires après 1901.
- 16 Si les maîtresses anglaises du milieu du XIXe siècle ne peuvent passer elles-mêmes des examens, mais font montre de leur professionnalisme en utilisant les possibilités de formation qui leur sont offertes et en présentant des candidates aux examens, les générations suivantes d'élèves anglaises aspirant à enseigner sont mieux loties. Le développement des possibilités offertes aux filles en matière d'examens résulte, en partie, des recommandations de la *Taunton Commission* (1868). Cette dernière préconise que les écoles de filles soient mises au niveau des établissements tenus par les directrices renommées que sont Frances Buss et Dorothea Beale, et que des aides financières soient mises à leur disposition dans ce but. De nombreuses *high schools* féminines sont fondées sous l'impulsion des *Endowed Schools Commissioners* (commissaires aux écoles subventionnées) et de leurs successeurs, les *Charity Commissioners*²⁹. Sous les auspices de la *National Union for the Education of Women*, couramment connue sous le nom de *Women's Educational Union* (WEU) et fondée par deux sœurs, Maria Grey et Emily Shirreff, est créée

la *Girls' Public Day School Company* (GPDSC). Dans le dernier quart du XIX^e siècle, plus de trente établissements secondaires sont ouverts par cette institution, dans le but précis d'offrir une éducation à un coût modéré. La *Church Schools Company*, fondée en 1883, crée également un certain nombre de *high schools* anglicanes.

- 17 Les possibilités se font également plus nombreuses du fait de l'augmentation du nombre même d'examens, en particulier pour les femmes et les jeunes filles. En 1869, les universités de Cambridge et de Londres mettent toutes deux en place des examens supérieurs destinés aux femmes, d'un niveau plus élevé que les *Senior Local Examinations*, qualifiés d'examens « spéciaux »³⁰. Ils sont conçus à l'intention des femmes et des jeunes filles qui se destinent à l'enseignement. L'année suivante, l'université de Londres est la première à ouvrir ses diplômes à la gent féminine³¹. Entre temps, le *Oxford and Cambridge Schools Examination Board* (Comité des examens scolaires d'Oxford et de Cambridge), couramment appelé « *Joint Board* » (Comité commun), met en place des examens avancés pour les classes supérieures des écoles de garçons. Ceux-ci sont ouverts aux filles en 1878 et, nous y reviendrons, font souvent office d'examen final de l'enseignement secondaire.
- 18 Les générations suivantes d'élèves anglaises ont la possibilité d'utiliser les examens passés à l'école comme une qualification leur permettant d'enseigner. L'examen féminin de Cambridge évoqué plus haut, qui acquiert le nom de *Cambridge Higher Local Examination*, devient une qualification à l'enseignement particulièrement prisée³². Les femmes le détenant, ou travaillant à l'obtenir, sont dans un premier temps très nombreuses parmi le personnel de la plupart des nouvelles *high schools* féminines³³. Elizabeth Day, première directrice de *Manchester High School*, possède ce diplôme³⁴, de même qu'Alice Cooper, l'une des premières candidates et première directrice de la *Edgbaston High School* de Birmingham³⁵. Alice Ottley, fondatrice de la *Alice Ottley School* de Worcester, passe avec succès le *Cambridge Higher Local Examination* en 1876, après s'y être préparée en suivant des cours à *University College*³⁶.
- 19 L'enseignement universitaire s'étend aux femmes avec l'ouverture de *Girton College* en 1869, puis, dans la décennie suivante, avec celle de *Newham* et des *colleges* pour femmes d'Oxford, *Lady Margaret Hall* et *Somerville*. Suite à cela, au niveau le plus élevé de l'éducation des filles, les élèves utilisent également les examens qu'elles préparent à l'école, ou à titre privé, comme des tremplins pour intégrer l'enseignement supérieur³⁷. Parmi les pionnières dans cette voie, on trouve Edith Creak, première directrice de la *King Edward VI's High School for Girls* de Birmingham, et Amy Key, première directrice de *Truro High School*. L'un des avantages de la réussite aux examens scolaires les plus avancés est de dispenser des examens d'entrée des universités. Ceux-ci sont connus sous le nom de « *Responsions* » à Oxford, et de « *Previous Examination* » à Cambridge. Suite à son succès aux *Cambridge Higher Locals*, Edith Creak obtient une bourse qui lui permet de devenir en 1871 l'une des cinq premières étudiantes de ce qui deviendra plus tard *Newnham College*, à Cambridge³⁸. Au début des années 1870, Amy Key passe l'examen et se voit également offrir une bourse pour *Newnham*³⁹. Sara Burstall, future directrice de *Manchester High School*, connaît une grande réussite aux examens alors qu'elle est élève à la *North London Collegiate School*. Dans son autobiographie, elle minimise modestement ses succès en affirmant : « J'ai toujours su réussir aux examens – une faculté utile mais souvent surestimée, et qui n'est pas nécessairement le signe d'une vraie capacité intellectuelle de premier ordre. C'est une faculté que décrit au mieux l'idée de 'mettre tous ses biens en vitrine' » Significativement cependant, elle reconnaît que sa réussite lui a été très utile en pratique pour sa carrière⁴⁰.

- 20 Les *high schools* anglaises et les *colleges* féminins au sein des universités se développent en symbiose. En 1884, « Mrs. Kitchener, de Newcastle », qui a pendant huit ans « tenu un calendrier des enseignantes possédant des certificats universitaires », affirme que « Pour les enseignantes de *High Schools*, un diplôme universitaire est absolument nécessaire »⁴¹. Reconnaissant l'importance des examens pour leur « professionnalisation » dans un environnement plus compétitif, de nombreuses enseignantes qui n'avaient pas eu auparavant la possibilité d'obtenir des qualifications préparent le diplôme externe de *Bachelor of Arts* (Licence) de Londres, tout en enseignant dans un établissement scolaire⁴². Des possibilités de formation à l'enseignement secondaire au sein d'écoles normales (*teacher training colleges*) créées spécifiquement dans ce but apparaissent également pour les filles qui ont bien réussi à l'école. La première de ces écoles normales ouvre à Bishopsgate en 1878. En 1885, la première école normale pour femmes offrant une formation à l'enseignement secondaire à temps complet est créée sous le nom de *Cambridge Training College for Women*⁴³.
- 21 À la date de 1886, Florence Gadesden, directrice de *Blackheath High School*, affirme que l'offre d'enseignantes formées à *Girton* et à *Newnham*, mais aussi dans les écoles normales, se fait abondante⁴⁴. Les filles éduquées dans l'une des nouvelles *high schools*, qui ont ensuite eu la possibilité de faire des études universitaires, retournent souvent enseigner dans leur ancienne école ou dans une école du même type⁴⁵. Sur trente-quatre jeunes femmes entrées à *Newnham College*, Cambridge, en 1880, dix-huit deviennent enseignantes. Seize d'entre elles travaillent dans des *high schools*; sur ces seize, deux avaient fréquenté un établissement similaire⁴⁶. Ces institutions se développent à tel point qu'en 1890, trente des cinquante étudiantes deviennent enseignantes, dont quinze dans ce type d'établissement. À l'exception de deux d'entre elles, toutes ont elles-mêmes fréquenté une *high school*⁴⁷. En 1900, sur un groupe de cinquante-sept étudiantes, trente-neuf entrent dans l'enseignement, dont vingt-six dans des *high schools*; vingt-quatre d'entre elles sont elles-mêmes des anciennes du secondaire⁴⁸.
- 22 Ces enseignantes d'un nouveau style, qui sont qualifiées pour exercer, participent à ce que Mildred Spencer, une correspondante du *Educational Times*, qualifie d'« évolution de l'enseignante de *High School* ». Selon elle, « quand le spécialiste en histoire sociale du XIXe siècle prend la plume pour relever les développements importants survenus au cours de cette période, il doit à coup sûr noter le fait que vers le milieu du siècle est apparu un type humain clairement nouveau en la personne de l'enseignante de *High School* ». Pour M. Spencer, cette dernière est une création nouvelle remontant à environ vingt-cinq ans, avec la fondation du GPDSC. Elle fait l'éloge des pionnières de l'éducation des femmes et loue leur conviction qu'il faut aux filles une éducation aussi bonne que celle offerte aux garçons, avec la possibilité d'une formation universitaire à l'issue de leur parcours scolaire⁴⁹.

II. Examens et associations professionnelles

- 23 Le second signe indicateur de statut professionnel lié aux examens dans les établissements d'enseignement secondaire pour filles anglais et à la professionnalisation du corps enseignant féminin concerne surtout la première génération de maîtresses qui, avant les années 1840, constituait un groupe de métier disparate. La fréquentation de *Queen's* ou de *Bedford Colleges* permet le rapprochement de certaines de ces enseignantes, mais seulement de manière limitée. De même qu'ils améliorent l'efficacité des écoles, les

divers examens forcent les enseignantes à prendre conscience des niveaux d'exigence les plus élevés. Dans un discours important prononcé en 1866, Sir Joshua Fitch, alors commissaire à la *Taunton Commission*, reconnaît les avantages qu'il y aura pour les enseignantes à préparer leurs élèves en vue d'examens. Cela « [leur] permettra de mieux mesurer la valeur de leurs propres projets » et encouragera « un désir de dépasser les maigres et prétentieux rudiments qui constituent trop souvent les limites de l'éducation des filles »⁵⁰. En travaillant sur un programme commun, un ensemble de connaissances partagées, dans le but commun de préparer leurs élèves aux examens, ces enseignantes cessent d'être isolées.

- 24 Parmi les plus anciens de ces groupes où se rassemblent les enseignantes figure la *London Schoolmistresses Association*, mise en place par Emily Davies en 1866⁵¹. Lors d'une assemblée de l'association en 1868, elle présente une communication intitulée « De l'influence des examens extérieurs aux établissements sur les écoles de filles »⁵², dans laquelle elle « cherche à persuader les indécis de tous ordres des avantages des examens »⁵³. Elle soutient qu'« un grand nombre de nos difficultés les plus importantes en tant qu'enseignantes seront résolues une fois que nous aurons appris à nous faire pleinement confiance mutuellement et à travailler ensemble avec sérieux et enthousiasme ». Elle voit les examens comme tendant à permettre de : « rassembler les écoles et les enseignantes et de vaincre le douloureux isolement jusque là si caractéristique de la profession enseignante. Ni l'économie interne, ni l'organisation des écoles ne subissent d'interférences, pourtant chaque établissement commence à se considérer, et à être considéré, non plus comme un organisme solitaire, mais comme un membre de la grande communauté scolaire ; chaque enseignante comme un membre de la communauté enseignante »⁵⁴. Le fait même de rejoindre une association enseignante accroît la conscience de l'existence d'une identité professionnelle⁵⁵. Des organisations d'enseignantes importantes voient également le jour à Manchester⁵⁶, Leeds, Sheffield, Newcastle et Bristol.
- 25 L'une des premières tâches des différentes associations est de préparer les filles aux *Local Examinations* des universités et de mettre des bibliothèques à disposition de leurs membres. Ces derniers reconnaissent l'aspect positif du travail collectif en faveur de la réforme et, pour reprendre les mots d'Anne Clough, « planifient, se concertent, et se soutiennent mutuellement ». Comme Emily Davies, Anne Clough soutient fermement ces associations. Elle écrit à propos des enseignantes : « Elles apprirent à s'unir, elles n'étaient plus seules, chacune dans sa petite sphère personnelle, ce qui avait été terne et monotone : elles faisaient maintenant partie d'un système et acquéraient de la force. »⁵⁷. Elle reconnaît que l'admission des filles aux *Local Examinations* des universités contribue au rapprochement des enseignantes, ce qu'elle présente comme « un immense bienfait pour elles, c'était un facteur d'union et un but de travail »⁵⁸.
- 26 D'autres associations d'enseignantes apparaissent plus tard au XIXe siècle. Désireuse d'« établir le statut de l'enseignement comme profession érudite »⁵⁹, Frances Buss fonde la plus prestigieuse d'entre elles, l'*Association of Headmistresses* (AHM), en 1874. Elle devient la première présidente de l'Association, qui compte initialement treize membres. À la date de 1896, ce chiffre est de 166 membres ordinaires⁶⁰. L'assemblée inaugurale de l'*Association of Assistant Mistresses* (AAM) [Association des maîtresses assistantes] se tient en janvier 1884⁶¹. À la fin du siècle, on reconnaît que le développement des diverses organisations professionnelles pourrait permettre d'accroître l'influence exercée par la profession enseignante et d'élever son statut⁶². Le travail de l'AHM est lié au troisième

signe indicateur de statut professionnel associé aux examens dans les établissements secondaires et à la professionnalisation du métier de l'enseignement féminin. Il porte cette fois sur l'influence qu'exercent les enseignantes sur les examens, et non l'inverse.

III. Les examens sous l'œil critique des enseignantes

- 27 Bien que l'AHM s'intéresse à l'ensemble des questions éducatives apparaissant au sein des établissements secondaires anglais pour filles, l'une de ses sous-commissions les plus importantes est celle qui s'occupe plus spécifiquement de la question des examens. Ce comité a deux buts. Le premier est de reconnaître la valeur des examens comme incitation à travailler et comme test objectif du niveau atteint. Le second est de s'assurer que les examens soient toujours liés aux besoins et aux capacités de l'élève, et qu'ils ne déterminent jamais le travail effectué dans les écoles, mais en découlent toujours⁶³. Les directrices « professionnelles » n'ont pas à se plier aux règles des examens, et se montrent en accord avec les conseils de Sir Philip Magnus, qui affirme lors d'une cérémonie de remise des prix des examens du *College of Preceptors* en 1888 que : « tandis qu'il y a un avantage à ce que les examens dirigent et jusqu'à un certain point contrôlent l'enseignement, il serait triste que celui-ci soit l'esclave des examens, et que la liberté de l'enseignement en ce qui concerne aussi bien les matières que les méthodes d'instruction fasse l'objet d'interférences trop marquées »⁶⁴.
- 28 À de nombreuses occasions, les directrices tentent d'exercer leur influence sur les examens, particulièrement en termes de programme, ce qui est susceptible d'affecter les candidats aussi bien garçons que filles. Dès 1877, un groupe d'environ vingt-huit directrices parmi les plus importantes, dont Dorothea Beale, assiste à un colloque tenu à Cambridge sous les auspices du comité de l'*Association for Promoting the Higher Education of Women in Cambridge* (Association pour la promotion de l'éducation supérieure des femmes à Cambridge). Parmi d'autres délégués se trouvent des représentants des centres d'examens des *Higher Locals*. Le « plan de discussions du colloque » comprend le programme d'enseignement et des « suggestions pratiques, tant en vue d'une modification des *Cambridge Local Examinations*, que sur le cursus d'études à recommander plus particulièrement aux étudiantes de Cambridge qui se préparent à enseigner dans des écoles de filles »⁶⁵. Ce colloque voit une longue discussion sur les mérites des différents examens alors proposés aux filles, et sur les programmes qui s'y rattachent. Deux ans plus tard, des craintes que la formation des enseignantes soit toujours inadéquate décident l'AHM à demander à l'université de Londres qu'elle mette en place un examen portant sur la théorie et la pratique de l'éducation⁶⁶.
- 29 Le *Educational Times* rend fréquemment compte de rencontres et de colloques organisés par l'AHM. En novembre 1887, il présente un compte rendu d'une conférence tenue à la *North London Collegiate School*, « suite à laquelle près de 300 membres de l'*Assistant Mistresses Association* se sont rassemblées à l'invitation de la *Headmistresses Association* dans le grand hall mis à disposition de l'école par la *Clothworkers' Company* ». Miss Every, de *Bradford Girls' School*, présente une communication sur l'enseignement de la géographie. Une discussion s'ensuit, qui aboutit à une résolution en faveur de la limitation de l'étendue du programme de géographie en vigueur dans les *Local Examinations* de l'université d'Oxford. Les directrices et secrétaires de l'AHM et de l'AAM entrent alors en pourparlers à ce sujet avec la délégation d'Oxford, qui organise les examens⁶⁷.

- 30 Parallèlement au renforcement de la position de la directrice, la foi dans les examens diminue. Dans certains établissements, en particulier ceux de la GPDSC, cette évolution peut avoir été due à l'influence des innovations éducatives centrées sur l'enfant du pédagogue allemand Froebel, dont les enseignements exercent un attrait fort sur ceux qui s'intéressent à l'amélioration des pratiques pédagogiques et des possibilités de carrière pour les filles des *middle classes*. Maria Grey est une fervente adepte de la méthode de Froebel. Mary Porter, la première directrice d'une école de la GPDSC, ainsi que plusieurs de ses collègues londoniennes, comptent parmi les membres fondatrices de la *Froebel Society* en 1874⁶⁸. Certaines directrices sont sensibles à l'argument selon lequel les examens pourraient avoir un effet néfaste sur la santé des filles. À nouveau, les écoles appartenant à la GPDSC reçoivent pour consigne de veiller à ce que le succès aux examens ne soit pas acquis au prix d'une pression excessive sur les élèves⁶⁹. D'autres directrices considèrent que leurs établissements n'ont pas besoin de prouver leur valeur en présentant constamment leurs élèves aux examens. À la *King Edward VI High School*, Edith Creak, « qui se réjouit des bons résultats » tout en ne leur attachant « pas trop d'importance », est en avance sur la plupart de ses contemporains lorsqu'elle se prononce en faveur du recul de l'âge des examens au-delà de seize ans⁷⁰. Il convient alors de placer davantage de confiance dans le « professionnalisme » ou « l'autonomie » du professeur dirigeant l'établissement. Dorothea Beale a toujours fait preuve de circonspection quant à l'usage des examens dans son école. En 1865, elle avait affirmé que « l'esprit de compétition et le désir de distinction sont indésirables » chez les filles⁷¹. Les *Cambridge Local Examinations* ne répondent pas à ses objectifs, bien que plus tard quelques-unes de ses élèves aient passé les *Locals* d'Oxford. Elle souhaite un examen universitaire pour les filles, mais d'un type plus avancé, pouvant être élevé au niveau d'un diplôme universitaire⁷². Elle a toujours préféré employer les services d'inspecteurs académiques masculins de l'université d'Oxford, ce qui lui confère davantage d'autorité quand il s'agit de définir son propre programme : les examens découlent du travail effectué à l'école, plutôt qu'ils ne le définissent. Cette pratique est en vigueur depuis 1863 à *Cheltenham Ladies' College*. De nombreuses écoles appartenant à la GPDSC lui emboîtent le pas.
- 31 La pratique consistant pour les inspecteurs à visiter les établissements scolaires s'intensifie après l'introduction des examens du *Joint Board*, qui consistent à la fois en un examen général de tout ou partie de l'école et en un examen de fin d'études. Dans le premier cas, des examinateurs des universités viennent à l'école, à l'invitation de la directrice, pour interroger l'ensemble des élèves, ou seulement certaines classes, sur le programme étudié. Comme on l'a mentionné, cette pratique donne à la directrice le pouvoir de définir le programme. Dans le second cas, les élèves passent les examens spécifiques mis en place par le Comité, dont le programme a été défini par ce dernier. Parmi les établissements qui présentent leurs élèves aux examens de fin d'études du *Joint Board*, nombreux sont ceux qui choisissent de profiter également de l'examen général. Les examens du *Joint Board* ont initialement été créés pour répondre aux besoins des écoles de garçons anglaises du meilleur niveau. De même, les écoles de filles qui présentent des élèves à ces examens se comptent pour la plupart parmi les nouvelles *high schools*.
- 32 Les directrices, particulièrement celles des *high schools*, adoptent une vision plus restrictive des examens à faire passer à leurs élèves. Alice Cooper, directrice d'*Edgbaston High School*⁷³, a des opinions très arrêtées sur le sujet, et soutient que les filles de moins de seize ou dix-sept ans ne devraient pas passer d'examens extérieurs à l'établissement. Elle est convaincue que les *Locals* poussent au « bachotage », en particulier en histoire et en

géographie, et n'aime pas le choix des sujets imposés en français et en allemand. Elle préfère que les filles de son établissement « se préparent aux examens du *Joint Board* d'Oxford et Cambridge ou au *London Matric*⁷⁴, car ils sont d'un meilleur niveau, des 'examens importants', et interfèrent moins avec le travail scolaire »⁷⁵. Elle précise également que les examens devraient avoir une place si secondaire au sein du système scolaire qu'ils deviendraient les « serviteurs et non les maîtres des enseignantes »⁷⁶. Alors qu'elle était directrice de *St. Leonard's School*, Miss Dove avait « considéré qu'il était politique d'adopter un examen qui serait reconnu comme donnant accès à la plupart des universités et des carrières, et avait choisi le *Higher Certificate* du *Joint Board* d'Oxford et Cambridge ». Des élèves de *St. Leonard's School* présentent cet examen pour la première fois en 1887⁷⁷. L'attitude de Sara Burstall vis-à-vis des examens est fortement influencée par son voyage en Amérique en tant que titulaire d'une bourse Gilchrist en 1893⁷⁸. Elle décrit comment « nous, les boursières étions toutes impressionnées par l'association de la liberté et de la discipline au sein des écoles américaines, ainsi que par l'absence du fardeau des examens »⁷⁹. En tant que directrice de la *Manchester High School*, elle adopte une politique différente à l'égard des examens externes. Elle reconnaît que dans les premiers temps de l'établissement, on faisait grand cas, dans les prospectus et les rapports, des succès qu'il avait obtenus aux examens externes. Elle admet que cela avait sa raison d'être, « au temps où tout ce mouvement en était à ses débuts, mais ce qui a constitué une aide est devenu un esclavage ». Selon elle, la réussite aux examens implique des répétitions constantes, ce qui « étouffe pareillement l'enseignement et les études »⁸⁰. À la date de 1898, elle parvient à obtenir un arrangement pour que son établissement soit inspecté et examiné par l'université locale de Manchester.

- 33 En 1892, un article du *Educational Times* sur les examens exprime son accord avec les écoles de filles qui choisissent « d'envoyer leurs classes les plus hautes passer les examens externes, et de se contenter des examens oraux pour le reste ». Il reconnaît que ces établissements « accomplissent ce qu'ils entreprennent tout aussi efficacement, et avec beaucoup moins de tracas pour tout ceux que cela concerne, que ne le font les écoles de garçons ». En conséquence, il recommande à l'usage de celles-ci : « N'est-il pas temps que ces dernières et leurs conseils d'administration prennent cette question en considération ? Nous comprenons leur zèle pour le bien public ; mais on fait parfois *trop de zèle* [en français dans le texte] »⁸¹.
- 34 Bien qu'elle ne soit pas directrice, l'écrivain et pédagogue Alice Zimmern, elle-même diplômée de *Girton College*, reconnaît le point de vue qui prédomine parmi les directrices les plus influentes. Elle considère qu'à la fin du siècle, bien que les examens puissent avoir leur utilité dans les établissements les plus petits, ils ne sont plus nécessaires dans ceux du meilleur niveau. Elle ne pense néanmoins pas qu'il faille faire peu de cas de leur valeur : « C'est leur mérite, en un temps où aucune maîtresse n'avait de formation universitaire et où absolument aucun examinateur universitaire ne pénétrait dans une école de filles, d'avoir constitué un lien ténu entre l'école et l'université, et quand il n'y avait pas de normes pour l'éducation des filles, et souvent pas non plus d'organisation, ni de programme, ils ont constitué un but et un stimulus qui, s'ils n'étaient pas les meilleurs dans l'absolu, se sont à tout le moins révélés des guides dignes de confiance. Si les examens ne constituent pas l'éducation, ils y ont souvent conduit, et jamais avec plus de succès que dans le cas des jeunes filles et des femmes »⁸².
- 35 Le point de vue des directrices les plus importantes trouve son expression la plus forte dans le discours présidentiel prononcé par Florence Gadesden en 1907 devant l'AHM à

Westminster Grey Coat School, dans lequel elle soutient que, malgré les bénéfices des examens par le passé, ils ont découragé l'initiative, les recherches et les expérimentations. Les filles ont appris à ne travailler qu'en vue du succès, et non pour la connaissance ou pour un usage futur. Ce discours est accueilli « par des applaudissements enthousiastes », révélateurs de l'accord de l'auditoire avec le point de vue de Florence Gadesden⁸³. Ses considérations sur les examens sont développées dans le chapitre d'un livre produit sous les auspices de l'AHM⁸⁴. En réponse à l'invitation du Comité des programmes de l'association qui souhaitait inclure une communication sur les examens – leur utilité et les abus qui y sont liés –, elle écrit : « Les examens universitaires et autres ont accompli un excellent travail et ne peuvent bien évidemment pas être entièrement abolis. Mais maintenant que le niveau du travail scolaire est suffisamment élevé et que les enseignantes savent parfaitement ce qui est bien tout en connaissant également les capacités de leurs élèves, il est temps que l'organisation générale des examens soit remodelée. Les qualifications universitaires des enseignantes sont aussi bonnes que celles des examinateurs – leurs autres qualifications pour leur travail souvent meilleures –, mais elles sont trop souvent découragées par les exigences rigides des comités d'examens et par le fait que l'originalité, quelle qu'elle soit, ne soit pas appréciée. Par conséquent, tout en reconnaissant leur valeur et même leur nécessité, je plaide pour une plus grande élasticité en matière d'examens, et pour que les enseignantes aient davantage voix au chapitre s'agissant de juger les résultats »⁸⁵.

- 36 Avant l'introduction des examens dans les établissements secondaires pour filles en Angleterre, à partir des années 1860, alors que la plus grande part de cet enseignement secondaire est dispensé dans de petites écoles privées, on trouve des exemples d'un enseignement de qualité parmi les éducatrices. Il n'y a pas alors cependant de système permettant d'évaluer l'efficacité de leur travail, de les distinguer des incompetentes, il n'y a pas non plus de manière pour elles de renforcer leur position en travaillant ensemble. En tant que groupe disparate, elles n'ont ni le statut, ni l'autorité, ni le pouvoir qui pourraient leur conférer une reconnaissance en tant que membres d'une profession. Cet article montre qu'il existe un lien important entre le développement des examens scolaires à l'usage des filles des *middle classes* et la professionnalisation de l'enseignement féminin au sein des établissements secondaires. De toute évidence, ceci est dû au fait que les filles ont pu passer des examens à l'école, suivre une formation spécialisée, puis réintégrer les institutions scolaires en tant qu'enseignantes. Les nouvelles *high schools*, en particulier, se mettent à exiger un haut niveau de qualifications universitaires. Dans un monde où la compétition et les compétences ont acquis de l'importance, la profession de l'enseignement aux niveaux les plus élevés des écoles de filles se ferme en pratique à celles qui sont dépourvues de qualifications démontrant leurs compétences. L'enseignement en tant qu'activité féminine acquiert alors un statut plus élevé. En mettant à profit les examens et les possibilités de formation qui leur sont offertes, les femmes parviennent à se faire une réputation au sein de la seule profession qui leur est ouverte. En prouvant qu'elles sont intellectuellement les égales des hommes et en mettant l'accent sur les qualités propres à leur sexe, elles contrecarrent la nature sexuée de la profession considérée comme un travail de femmes et résistent à la traditionnelle dévalorisation qui en résulte.

- 37 De manière moins évidente, le développement des examens à l'usage des filles des *middle classes* offre aux enseignantes de l'ancienne école la possibilité de se distinguer de leurs homologues moins compétentes en présentant des candidates. La préparation des élèves aux examens constitue également une bonne raison pour ces enseignantes de former des associations professionnelles afin de travailler ensemble et de partager un savoir corporatif. La plus influente de ces associations, l'AHM, inspire par la suite une reconnaissance du statut, de l'autorité et du prestige de la profession suffisante pour conférer à ses membres une certaine autonomie en matière de prise de décisions. S'agissant de la place des examens au sein de leurs établissements, leur statut nouvellement acquis de professionnelles leur permet de tenter d'influer sur les programmes et de décider des examens les plus appropriés aux besoins de leurs élèves. L'objectif de ces directrices professionnelles est d'éduquer. Pour elles, les examens n'ont pas à dicter intempestivement la forme que doit prendre cette éducation, mais doivent servir les besoins de leurs établissements et de leurs élèves.

NOTES

1. G. Sutherland : « Examinations and the Construction of Professional Identity : a case study of England 1800-1950 », *Assessment in Education*, 8, 1, 2001, pp. 51-52.
2. H. Perkin : *The Rise of Professional Society*, London, New York, Routledge, 1989, p. 4.
3. D. M. Copelman : *London's Women Teachers, 1870-1930*, London, New York, Routledge, 1996, p. 8.
4. A. Oram : *Women Teachers and Feminist Politics*, Manchester, University Press, 1996, p. 21.
5. C. de Bellaigue : « The Development of Teaching as a Profession for Women before 1870 », *The Historical Journal*, 44, 4, 2001, p. 979.
6. J. Stuart Maclure : *Educational Documents England and Wales 1816 to the Present Day*, London, New York, Methuen, 1968, p. 89.
7. Les écoles présentant un nombre de candidats suffisant peuvent devenir elles-mêmes des centres « locaux ».
8. Cet article traite des examens passés par les filles qui sont élèves dans l'enseignement secondaire. Il y a cependant une difficulté à déterminer la limite entre l'enseignement secondaire et le supérieur. Outre les élèves du secondaire proprement dites, on peut trouver des candidates aux examens, particulièrement dans le cas des examens du niveau le plus élevé, qui ont dépassé l'âge scolaire normal mais fréquentent encore l'école. D'autres étudient à la maison, tandis que d'autres encore sont déjà étudiantes au sein de l'un des *colleges* féminins nouvellement créés.
9. A. Oram : *Women Teachers...*, *op. cit.*, p. 103.
10. Je reconnais ma dette à l'égard de Christina de Bellaigue s'agissant de certaines de ces idées, qui proviennent de son travail et que j'ai adaptées à mes objectifs. Voir C. de Bellaigue : « The Development of Teaching »..., *op. cit.*, pp. 963-988.
11. Voir le *Report of the Bryce Commission*, Volume 1, p. 15.
12. Comptes rendus de la *National Association for the Promotion of Social Science* (NAPSS), Sheffield, 1865, p. 289.
13. *Report of Schools Inquiry Commission*, Volume 1, p. 561.
14. *Report of Schools Inquiry Commission*, Volume 1, p. 563.

15. Frances Buss fonde la prestigieuse *North London Collegiate School* en 1850, tandis que Dorothea Beale devient la seconde Principale de *Cheltenham Ladies' College* en 1858, quatre ans après sa création. Bien que qualifié de *College*, cet établissement est une école plutôt qu'une institution d'enseignement supérieur, comme tendrait à le suggérer son nom.
16. À la différence des institutions privées, les *high schools* anglaises relèvent du secteur public et sont responsables devant un conseil d'administration.
17. Voir C. de Bellaigue : « The Development of Teaching »..., *op. cit.*, p. 975. On peut noter que les examens mis en place par les autres comités connaissent une augmentation similaire. Frances Buss soutient avec enthousiasme plusieurs de ces comités d'examens, mais un grand nombre de candidates viennent de petits établissements moins connus que le sien.
18. *Hampshire Chronicle*, 11 septembre 1843, p. 4.
19. *Educational Times*, août 1875, p. 102. Si les résultats peuvent paraître peu impressionnants, il est cependant important de noter que ne participent à la session d'été des examens que 335 candidates, dont 242 venant d'écoles de la région de Londres.
20. *Hampshire Chronicle*, 1^{er} janvier 1878, p. 4.
21. C. E. Pascoe : *Schools for Girls and Colleges for Women. A Handbook of Female Education*, London, Hardwick & Bogue, 1879, p. 64.
22. *Ibid.*, p. 84.
23. Ces renseignements proviennent des listes de classement publiées dans le *Educational Times* entre 1876 et 1883. Plusieurs des filles dont les noms n'apparaissent pas sur ces listes sont très jeunes au moment du recensement. Il est possible qu'elles ne soient pas restées à l'école assez longtemps pour préparer l'examen.
24. *Educational Times*, août 1882, p. 217.
25. *Hampshire Chronicle*, 5 janvier 1884, p. 4.
26. Voir le *Hampshire Chronicle*, 19 juillet 1884, p. 4, pour un rapport sur les résultats de ce « centre nouvellement créé ».
27. *University of Cambridge Local Examinations Class Lists (Girls) For the examinations held in December 1886*, Cambridge, University Press, p. 23 et p. 64.
28. *Hampshire Chronicle*, 20 juillet 1889, p. 5.
29. Des aides financières sont proposées pour favoriser le développement de l'instruction suite à des donations par fidécimmis et testaments. Avant le rapport de la *Taunton Commission*, les aides de ce type sont le plus souvent utilisées pour financer l'éducation des garçons. S. Fletcher : *Feminists and Bureaucrats*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980, p. 3, note le grand nombre d'écoles de filles créées grâce à des arrangements financiers mis en place entre 1869 et 1903.
30. L'université d'Oxford crée un examen similaire en 1877.
31. Il est possible pour les filles de passer ces diplômes tout en restant dans leur école.
32. Cet examen peut être passé par des femmes qui étudient à titre privé mais, de plus en plus, il devient un examen préparé dans les écoles de filles.
33. *The Book of the Blackheath High School*, sous la direction de M. C. Malim, H. C. Escreet, London, The Blackheath Press, 1927, p. 9.
34. G. Avery : *The Best Type of Girl*, London, Andre Deutsch Ltd., 1991, p. 55.
35. R. Watts : « From Lady Teacher to Professional : a case study of some of the first headteachers of girls' secondary schools in England », *Educational management and Administration*, 26, 4, 1998, p. 340.
36. V. Noake : *History of the Alice Ottley School, Worcester*, London, Ebenezer Baylis & Son Ltd., 1952, p. 6.
37. Les écoles de filles de type *high school* sont considérées comme le niveau le plus élevé de l'enseignement. Les femmes qui souhaitent enseigner aux niveaux inférieurs, souvent dans des

établissements privés, n'ont pas nécessairement fait d'études à l'université ou fréquenté une école normale (*teacher training college*).

38. R. Watts : « From Lady Teacher »..., *op. cit.*, p. 340.

39. A. K. Clarke : *The Story of Truro High School*, London, Fakenham and Reading, Cox & Wyman Ltd., 1979, pp. 23-24.

40. S. A. Burstall : *Retrospect and Prospect*, London, Longman, Green & Co., 1933, p. 56.

41. *Educational Times*, mars 1884, p. 120.

42. *The Book of the Blackheath High School...*, *op. cit.*, p. 9.

43. P. H. J. H. Gosden : *The Evolution of a Profession*, Oxford, Basil Blackwell, 1972, p. 222.

44. J. Kamm : *Indicative Past*, London, George Allen & Unwin Limited, 1979, p. 88. Florence Gadesden, directrice de *Blackheath High School*, 1886-1919, comble les postes vacants dans son établissement autant que possible avec les nombreuses enseignantes issues de *Girton* et de *Newnham*, et avec des femmes qui ont suivi un cursus complet dans la matière dont elles sont spécialistes ; *The Book of the Blackheath High School...*, *op. cit.*, p. 63.

45. Sarah Burstall constitue un exemple important, mais on peut en trouver d'autres, en consultant notamment le *Newnham College Register, 1871-1971*, Cambridge, Imprimé à titre privé pour Newnham College, 1979, Vol. 1, 1871-1923.

46. Chiffres calculés à partir du *Newnham College Register, 1871-1971...*, *op. cit.*, Vol. 1, pp. 69-72.

47. *Ibid.*, pp. 103-108.

48. *Ibid.*, pp. 155-161.

49. M. Spencer : « Evolution of the High School Mistress », *Educational Times*, novembre 1897, p. 414.

50. *Educational Times*, octobre 1866, pp. 149-150.

51. Emily Davies n'est pas elle-même une enseignante, mais une féministe renommée à qui peut être attribué le succès de la campagne en faveur de l'ouverture aux filles des *Local Examinations* de l'université de Cambridge. On peut également lui attribuer le succès de la campagne en faveur de l'ouverture de l'enseignement universitaire aux femmes.

52. Publié dans *The London Student*, 1868, voir E. Davies : « On the Influence upon Girls' schools of External Examinations », in *Questions Relating to Women*, Cambridge, Bowes and Bowes, 1910, pp. 108-116.

53. E. Crawford : *Enterprising Women: The Garretts and their Circle*, London, Francis Boutle Publishers, 2002, p. 118.

54. E. Davies : « On the Influence »..., *op. cit.*, p. 116.

55. A. Oram : *Women Teachers...*, *op. cit.*, p. 101.

56. Cette association a été fondée par Elizabeth Wolstenholme. Elle est antérieure à la *London Association*.

57. A. J. Clough : « Women's Progress in Scholarship » (1890), in D. Spender (Ed.) : *The Education Papers*, London, Routledge and Kegan Paul, 1987, p. 297.

58. *Ibid.*

59. Archives de l'AHM, MSS 188, note datée de 1960, Modern Records Centre, Warwick University.

60. Frances Buss occupe le poste de première présidente de l'Association jusqu'à sa mort en 1894. Dorothea Beale lui succède. Le rôle des directrices dans l'histoire de l'éducation des filles est discuté entre autres dans : N. Glenday, M. Price : *Reluctant Revolutionaries: A Century of Headmistresses 1874-1974*, London, Pitman Publishing, 1974.

61. *Educational Times*, mars 1884, p. 120.

62. *Report of the Bryce Commission*, Vol. 1, pp. 14-15.

63. Archives de l'AHM, MSS 188, note datée de 1960, Modern Records Centre, Warwick University.

64. *Educational Times*, mars 1888, p. 127.

65. « Report of Conference of headmistresses and other persons interested in the higher education of women held at Cambridge, December 27th 1877 », Cambridge, University Press, p. 4.
66. Archives de l'AHM, MSS 188/1/1/1, p. 7, Modern Records Centre, University of Warwick.
67. *Educational Times*, novembre 1887, p. 423.
68. J. Martin : *Women and the Politics of Schooling in Victorian and Edwardian England*, London, New York, Leicester University Press, 1999, p. 69.
69. J. Kamm : *Indicative Past...*, op. cit., p. 81.
70. W. I. Candler, A. M. Jaques, B. M. W. Dobbie : *King Edward VI High School for Girls Birmingham*, London, Ernest Benn Ltd., 1971, p. 51.
71. « The Ladies' College at Cheltenham », dans les comptes rendus du NAPSS, Sheffield, 1865, pp. 274-287.
72. A. K. Clarke : *A History of the Cheltenham Ladies College, 1853-1953*, London, Faber & Faber Ltd., 1953, p. 58.
73. Pour davantage de renseignements biographiques sur Alice Cooper, ainsi que sur Edith Creak, voir R. Watts : « From Lady Teacher to Professional »..., op. cit., pp. 339-351.
74. Le *London Matriculation examination*, dont l'obtention signifie la reconnaissance d'une capacité à suivre des études universitaires.
75. J. Whitcut : *Edgbaston High School 1876-1976*, Birmingham, King Edward VI High School Governing Body, 1976, p. 41.
76. *The Sacrifice of Education to Examination : Letters from 'all sorts and conditions of men'*, édité par A. Herbert, London, William Norgate, 1889, p. 96.
77. *St. Leonard's School 1877-1927*, édité par J. Grant, K. McCutcheon, E. Sanders, Oxford, University Press, 1927, p. 39.
78. Les bourses Gilchrist sont attribuées, entre autres, aux filles qui ont obtenu les notes les plus élevées aux examens de l'Université de Londres.
79. S. A. Burstall : *Retrospect and Prospect...*, op. cit., p. 113.
80. S. A. Burstall : *Retrospect and Prospect...*, op. cit., p. 141.
81. *Educational Times*, juin 1892, p. 259.
82. A. Zimmern : *The Renaissance of Girl's Education*, London, A. D. Innes & Company, 1898, p. 51.
83. S. A. Burstall : *English High Schools for Girls*, London, Longman Green & Co., 1907, p. 134.
84. F. Gadesden : « Examinations: their use and abuse », in *Public Schools for Girls by Members of the AHM*, sous la direction de S. A. Burstall, M. A. Douglas, London, Longman Green & Co., 1911, pp. 245-252. Le livre est dédié à la mémoire de Frances Buss et Dorothea Beale.
85. *Ibid*, p. 252.

RÉSUMÉS

Les examens furent introduits dans le système éducatif anglais au milieu du XIX^e siècle comme un moyen d'améliorer les niveaux d'enseignement et d'apprentissage, à l'heure où la place des femmes, et en particulier celle des femmes des classes moyennes, était limitée par des considérations sur le rôle et l'attitude qu'elles devaient tenir. Bien que nombre de jeunes femmes ne recevaient aucune formation à proprement parler, l'enseignement apparaissait comme la seule profession à laquelle celles qui devaient gagner leur vie pouvaient aspirer sans perdre leur respectabilité ni compromettre leur féminité. On montre comment l'introduction d'examens au

sein des écoles de classe moyenne a, de plusieurs façons, joué un véritable rôle en permettant aux enseignantes de mener des carrières professionnelles souvent gratifiantes.

Examinations were introduced into the English education system in the middle of the nineteenth century as an educational expedient to improve standards of teaching and learning, at a time when the position of women, particularly middle-class women, was constrained by considerations of appropriate roles and behaviour. Although many young women had received no formal training, teaching was seen as the one occupation that those required to earn their own living might follow, without either losing respectability or compromising their femininity. The article argues that, in three distinct ways, the introduction of examinations within middle class schools played a positive role in opening the way for female teachers to develop professional, and often prominent, careers.

Examina wurden im englischen Bildungssystem um die Mitte des 19. Jahrhunderts eingeführt. Sie sollten als ein Mittel dienen, das Niveau von Lehrenden und Lernenden zu verbessern in einer Zeit, in der vor allem in den Mittelschichten die Stellung der Frauen sich ganz an Überlegungen über ihre gesellschaftliche Rolle orientierte. Obwohl zahlreiche junge Frauen keinerlei Ausbildung im eigentlichen Sinne erhielten, stellte sich der Lehrerstand als die einzige Berufsperspektive dar, die Frauen, die darauf angewiesen waren, ihren Lebensunterhalt zu verdienen, anstreben konnten, ohne befürchten zu müssen, ihren gesellschaftlichen Ruf einzubüßen oder ihre Weiblichkeit zu verletzen. Es wird gezeigt, dass die Einführung von Prüfungen in den Schulen der Mittelschicht in mehrerer Hinsicht eine bedeutende Rolle gespielt hat, indem sie es den Frauen ermöglichte, ein oft erfüllendes Berufsleben zu führen.

INDEX

Mots-clés : enseignante, enseignement secondaire, examen, histoire du genre, professionnalisation, association professionnelle

Index chronologique : XIXe siècle

Index géographique : Royaume-Uni, Angleterre

AUTEURS

ANDREA JACOBS

King Alfred's College, Winchester